



HIER JE SUIS MORT

Laurent Goldsztejn

Laurent Goldsztejn

Hier Je Suis Mort

© Laurent Goldsztejn, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0617-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie : l'éveil

Hier je suis mort. Était-ce hier ou le jour d'avant ou même il y a plus longtemps ? Je n'en sais plus rien. À vrai dire cela n'a pas la moindre importance puisque je ne me soucie plus du temps. Inutile de chercher à comprendre les causes de ma mort, à quoi bon ? Quand on est mort, on est mort, et ce, quelle qu'en soit la cause. Moi, je me souviens des choses différemment, non en tant que mort mais en tant que vivant. Cela a de quoi surprendre, troubler, j'en conviens. À moi donc de tout préciser...

Tout a commencé il y a quelques jours alors que je rentrais de mon travail. Comme à mon habitude je prenais le métro pour rentrer chez moi dans le quartier de Grenelle, dans le XVe arrondissement de Paris évidemment. Une fois sorti du métro à la station Duplex, je descendais la rue de Lourmel jusqu'à atteindre mon immeuble. Celui-ci se trouve presque à l'angle de la rue Rouelle. Et à ma grande surprise, le code de l'interphone refusait d'activer l'ouverture de la porte. Ont-ils changé le code sans nous prévenir à temps ? Ai-je oublié une enveloppe du syndic dans le courrier. Rien n'y faisait, la porte ne s'ouvrait pas. Je mis la main à ma poche pour atteindre mon téléphone afin d'appeler ma femme quand j'aperçus madame Dubois s'approcher de l'immeuble à son tour. Me voilà soulagé, quelqu'un allait pouvoir ouvrir la porte pour moi. Mme Dubois est la veuve du premier étage. Son mari est décédé il y a environ un an des suites d'une longue maladie. Avec d'autres voisins nous avons essayé d'aider au mieux cette nouvelle veuve en l'invitant à dîner, ce qu'elle a toujours refusé. Avec ma femme nous avons l'habitude de lui apporter de temps en temps une part de notre repas, ce qu'elle semble toutefois

beaucoup apprécier. Ainsi l'autre jour, ma femme, Annie, lui a donné de la quiche lorraine, une de ses spécialités. Ce fut pour elle un stratagème non dissimulé afin que je ne me goinfre des restes plus tard dans la soirée, la gourmandise étant mon péché mignon. Curieusement, cette octogénaire croit toujours dur comme fer que son mari est toujours à ses côtés. Elle parle de lui au présent et on l'aperçoit souvent parler dans le vide imaginant celui-ci auprès d'elle. Cela nous fait toujours de la peine mais nous nous refusons à lui rappeler que son mari est mort depuis désormais plusieurs mois.

— Bonsoir Madame ! lui dis-je.

— Excusez-moi, à qui ai-je l'honneur ? me rétorque-t-elle.

— Eh bien, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis votre voisin du 4e.

Un curieux mais bref silence suivit. Puis cette brave dame se tourna brusquement vers la porte, composa le code d'un geste rapide mais plutôt inquiet et entra sans me laisser la suivre.

— Je ne vous connais pas, ne me suivez pas ou j'appelle au secours !

J'étais stupéfait. Comment se peut-il que cette dame à qui j'ouvre la porte volontiers, à qui j'apporte parfois le dîner et que j'aide à porter des sacs quand je la croise après ses courses, puisse me dire d'un ton solennel qu'elle ne me connaît pas. Je me retrouvais donc seul, debout, et l'air bête devant la porte d'entrée de mon immeuble.

C'est alors, et sans trop m'énerver, que je mis la main à ma poche pour y récupérer mon téléphone portable. Il est grand temps de téléphoner à mon épouse.

— Allô, chérie, je suis en bas de l'immeuble et la porte refuse de s'ouvrir, peux-tu s'il te plaît me donner le nouveau code car il a réellement changé, et en plus, Mme Dubois est rentrée sans même me reconnaître. Je conviens qu'elle est plutôt bizarre ces derniers temps mais de là à ne pas se rappeler de moi, décidément ça ne s'arrange pas pour elle.

Pour toute réponse, un silence à l'autre bout au bout du fil.

— Pardon mais vous devez faire erreur, veuillez vérifier votre numéro de téléphone Monsieur.

À n'y rien comprendre, Annie a raccroché ! Comment ma propre femme après quinze ans de mariage ne puisse discerner ma voix, celle de son mari, au téléphone ? S'agit-il d'une plaisanterie dont je serais la victime ? Je regardais alors tout autour de moi... rien à signaler. Je me retourne donc vers la porte en me demandant combien de temps j'allais passer dehors devant mon domicile. Je rappelle Annie et là, à ma grande stupéfaction, c'est un homme qui répond. Je lui demande qui il est, mais lui m'ordonne de ne pas rappeler et de ne pas déranger sa femme plus longtemps ou bien il appellera la police. J'essaie très rapidement d'identifier la voix de cet homme mais je n'y arrive pas. Qui est donc cet individu qui veut se faire passer pour le mari de ma femme ? Je rappelle une nouvelle fois en disant que cette plaisanterie a assez duré, et qu'il était grand temps que je rentre chez moi sans plus de délai.

L'homme se fâche, et visiblement ne plaisante pas allant même jusqu'à m'insulter. Il me demande alors de déguerpir au plus vite sinon la police se chargera de me déloger de devant son immeuble. Je lève la tête et vois un homme sur mon balcon, un téléphone portable à la main, celui de mon épouse certainement. Il me regarde en me dévisageant d'un air

mauvais.

Mais que se passe-t-il donc aujourd'hui ? Annie, ma femme, fait comme si elle ne l'était pas. La voisine du premier que je côtoie au moins une fois par jour ne me reconnaît plus et la porte de mon immeuble ne s'ouvre pas quand je tape le code d'accès habituel. Ce qui a commencé comme une comédie absurde se métamorphose progressivement en tragédie surréaliste. Que puis-je faire maintenant ?

Inconsciemment je me mis à reculer lentement, pas à pas, tout en fixant du regard cet étranger qui se prend pour le mari de ma femme. Quelle perspective que de voir cet immeuble où j'ai vécu pendant plus de dix ans et qui tout d'un coup me semble si lointain, et bizarrement de moins en moins familier. Sans même m'en rendre compte mon téléphone s'échappe de ma main et tombe sur le pavé. Annie apparaît brièvement sur le balcon et regarde vers le bas. Elle semble échanger quelques mots avec cet homme.

Cette situation est absolument déconcertante. Et d'ailleurs, je ne sens plus la moindre envie de rentrer dans mon immeuble, à retrouver mon appartement, ma femme, mes enfants, ma chambre, mes livres, mes biens personnels, ma vie quoi. Curieusement et inhabituellement serein je me décidais à partir comme si je venais d'être libéré. De quoi ? Je n'en savais rien. Je me revois au bureau, avec mes collègues, juste une heure ou deux plus tôt, parlant de ce qui nous attendait ce soir à la maison. Cela me faisait alors tout drôle, je ne sentais plus le besoin ni l'envie de retourner à la maison où on ne voulait plus m'accueillir.

Sans réfléchir d'avantage je marchais vers le café PMU « Le Pari » au

coin de la rue. C'est le café que je fréquentais si souvent le matin avant d'aller au travail. Une fois arrivé devant l'établissement, j'hésitais avant d'entrer. Peut-être est-ce la peur que là aussi on ne me reconnaisse pas. Je me décidai enfin quand soudainement quelqu'un cria mon nom, « Pierre ! ». Sans même bouger, je me mis à sourire. Enfin quelqu'un pour m'identifier. Je me retourne, juste pour apercevoir une mère un peu affolée agrippant brusquement son fils qui semblait avoir failli traverser la rue sans se soucier de la circulation. Le garçon s'appellerait donc Pierre comme moi. Et là, je me mis à penser à mes propres enfants. Mais comment ai-je pu m'en désintéresser et me résigner si docilement et si rapidement ? D'un pas ferme je retourne vers mon domicile.

Devant la porte je recompose le code. La porte refusant toujours de s'ouvrir, je recule de quelques pas et me mets à crier le nom de ma femme afin qu'elle vienne sur le balcon. Il m'était devenu bien égal d'attirer l'attention des quelques passants qui me croisaient. À mon regret, c'est encore cet inconnu qui apparut sur le balcon et me lança aussitôt :

— Il y en a marre ! J'appelle la police si vous ne fichez pas le camp immédiatement !

Je lui répondis que cette mauvaise plaisanterie a assez duré, qu'il se faisait tard et que je devais rentrer maintenant.

— Alors rentrez chez vous, connard, au lieu de venir nous emmerder ! me hurle-t-il.

Restant sans voix je fouillais hâtivement dans ma poche pour y saisir mon portefeuille. Mes papiers d'identité prouveront à cet imposteur que j'habite bien là. J'ai bien également une photo d'Annie. Mais c'est là que les choses ont commencé à se compliquer. Mon portefeuille n'était plus

dans ma poche. On avait dû me le voler sans que je m'en aperçoive. Je ne pouvais pas retrouver mon téléphone non plus, ne m'étant pas aperçu que celui-ci m'avait échappé des mains un peu plus tôt. Que me reste-t-il ? Mes clefs, oui mais celles-ci me sont inutiles si je ne parviens pas à rentrer à l'intérieur de ma maison. En revanche, c'est à cet instant que ma chance va possiblement tourner.

Un jeune couple qui a récemment emménagé au sixième étage ouvre la porte pour quitter l'immeuble. Ils vont certainement dîner dehors ou se rendre à une soirée quelconque. Qu'importe ! Je dois saisir cette chance. Je profite de la porte entre-ouverte pour me glisser à l'intérieur. Me voilà sauvé, enfin c'est ce que je croyais. Je rentre dans l'ascenseur et m'apprête à affronter l'énergumène qui se prend pour moi. Arrivé devant ma porte, j'attrape mes clefs mais là un nouveau problème se présente. Aucune de mes clefs ne peut ouvrir la porte. Je force un peu mais sans succès. De l'intérieur j'entends de nouveau la voix de cet homme ! Il me crie que la police est en route et que j'allais finir au poste. Très bien, me disais-je, la police éclaircira tout cela une fois pour toutes. Tout de même, Annie ne va pas continuer à jouer cette comédie plus longtemps. Me tenant debout devant la porte j'appelais ma femme d'un ton ferme. Des choses commencent alors à m'interpeller. Petit à petit je me sentais étranger dans cet environnement. La couleur des murs, le tapis d'escalier et même la porte me semblaient de moins en moins familiers jusqu'à un point où je me mis à douter d'être vraiment chez moi.

Et instinctivement je me mis à descendre l'escalier, lentement mais dignement, marche par marche, tout en repensant aux événements depuis que j'ai quitté mon travail. Quelqu'un aurait volé mon portefeuille ou je l'aurais perdu, ou bien laissé au bureau ? Impossible ! Je n'ai jamais rien

oublié au travail, surtout pas mon portefeuille qui ne quitte jamais la poche intérieure de ma veste. Mais désormais je n'en suis plus tout à fait sûr, je ne suis plus sûr de rien.

Je suis instantanément envahi par plein de doutes. Arrivé au premier étage, je m'arrête un moment devant la porte de madame Dubois. Je me tenais debout devant sa porte à écouter le son de sa télévision, toujours trop fort mais sans que personne ne se plaigne jamais. Ils n'ont jamais eu d'enfants ces gens-là, ni même jamais déménagé. Leur vie nous a toujours semblé d'une routine ennuyeuse. À quoi bon maintenant. Sans même m'en rendre compte, je me retrouvais un instant après, de nouveau à l'extérieur de l'immeuble. Il faisait désormais bien plus sombre dehors. Je me sentais presque invisible dans la pénombre. C'était l'heure du repas mais je n'avais pas la moindre faim malgré un déjeuner plutôt frugal. Enfin, c'est ainsi que je m'en souvenais. Tout autour des badauds marchaient de part et d'autre en allant je ne sais où. Ce n'est pas mon affaire où vont les gens après tout. Un homme me semble différent parmi tous ces anonymes. En arrivant devant moi il me salue comme si il me connaissait.

— Bonsoir Monsieur, me dit-il.

Un léger et hésitant « Bonsoir » sortit de ma bouche malgré moi. Cet homme qui ne me connaît pas et que je ne connais pas me salue alors que ma propre femme m'ignore complètement. Quelle ironie !

Il est maintenant près de 21 heures, je suis encore dans la rue, avenue Émile Zola cette fois. Je ne sais pas où aller dormir. Je n'ai pas dîné. Cependant je n'ai pas du tout faim. Cette situation inaccoutumée me rend